L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 17 SEPTEMBRE 1894 68ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 17 SEPTEMBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les parts.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LES CANNES CELEBRES.

Les reliques napoléoniennes, répandues un peu partout depuis la dispersion des collections du musée des Souverains, et surtout depuis la fameuse vente Sainte-Donato, ont été l'objet, ces dernières temps, de plusieurs dénombrements dans la presse. On a fait le compte des petits chapeaux conservés par les collectionneurs. On a disserté sur l'authenticité des meubles de l'Empereur rapportés de Sainte-Hélène. On a annoncé finalement que la ville d'Ajaccio venait d'être mise en possession d'un legs fait par le duc de Trévise et comprenant de nombreux souvenirs de Napoléon. Ces reliques doivent être exposées, à l'heure qu'il est, en l'une des salles de la maison Bonaparte.

Ces épaves ont eu à subir déjà plusieurs naufrages. Le plus cruel fut le déménagement du musée que le prince Anatole Demidoff avait édifié en 1851 dans l'île d'Elbe, à côté de la maison jadis habitée par l'empereur détrôné. La réunion et l'installation de cette collection d'objets familiers ayant appartenu à Napoléon et à sa famille, de tableaux de bataille, portraits de généraux et statues de toute espèce, avaient coûté plusieurs millions. Transportés à Florence par Paul Demidoff, le neveu et l'héritier du prince, tous ces objets furent vendus aux enchères en 1880. Dans le nombre se trouvaient plusieurs cannes, dont l'une, à pomme d'or ciselé, fut adjugée plus de mille francs.

On a signalé récemment l'existence d'une canne ayant servi à Napoléon durant son exil. Elle provient sans doute de cette vente de Sainte-Donato. Dans les greniers du Louvre, on retrouve encore, avec divers souvenirs personnels du roi de Rome, cahiers ou papiers d'écolier, vendus jadis par son précepteur qui en spéculait, une canne du petit prince donnée au Musée par le général baron Delarue. C'est, croyons-nous, tout ce qui reste au Louvre du musée des Souverains, supprimé après le 4 septembre. La ville d'Ajaccio pourrait recueillir aussi cette ultime épave.

Une autre canne napoléonienne, en écaille de l'Inde et à musique, a été achetée dans une vente de Londres au prix de 56 livres sterling.

Les cannes ayant appartenu à des personnages célèbres (ce qui est, d'ailleurs, fort difficile à démontrer) sont fort rares dans les collections. Les musées d'Allemagne sont plus favorisés que nous à cet égard. Ils en possèdent d'assez curieuses. En Russie, on montre, au Kremlin, la canne de Jean Wasilewitch le Cruel, qui est presque un instrument de torture. Elle se termine par un stylet qui fut la terreur des fonctionnaires moscovites. Lorsque le prince était mécontent de l'un d'eux, il avait l'habitude d'approcher de lui et de lui laisser tomber sa canne sur le pied, de manière à le clouer au parquet.

En 1812, dans une vente parisienne, "un jet lui servant d'épée bénite" d'où qui était la canne de Voltaire" (ainsi s'exprime le catalogue) a atteint le prix de 1,650 livres. Une autre canne de l'auteur de *Candide* a été adjugée 500 francs. On sait que quantité de cannes voltairiennes ont été fabriquées à Ferney et successivement vendues aux visiteurs du château comme ayant été les compagnes de la vieillesse du philosophe.

Voltaire, ainsi que Frédéric le Grand, ainsi que Rousseau, avait toujours une canne à la main. Ce qui s'est répandu dans le monde de cannes de ces trois personnages ne se compte plus. Leur canne favorite était la canne à pomme d'or dite à la Tronchin, qu'on appela depuis canne à la Voltaire. Elle fut portée au dix-huitième siècle surtout par les magistrats et les notables. C'est à cette époque que Catherine de Russie fit don à Gustave III, roi de Suède, d'une canne valant plus de soixante mille roubles.

En France, l'usage des cannes commença à prendre quelque extension dans le monde des seigneurs et des courtisans à partir du règne de Louis XIII. Ce roi en avait une en bois d'ébène ornée d'une pomme d'ivoire. Plus historiée, plus fastueuse fut la canne de Louis XIV, en ébène également. Les cannes s'incrustèrent bientôt de pierres précieuses et devinrent des objets d'art de la plus grande richesse. Celle du maréchal de Richelieu, d'une ornementation superbe, donna le signal de ce luxe. Les fermiers généraux surtout (l'exemple en fut donné confectionner des cannes qui valaient jusqu'à dix-mille écus. On citait celles de Le Pepelinière et de Samuel Bernard.

Le fabricant de cannes le plus renommé était alors Croquart, demeurant rue Saint-Honoré. On voit dans les comptes conservés aux Archives nationales, que Montesy, le joaillier de Louis XIV, fournit en 1655 au roi une pomme de canne en agate, enrichie de vingt quatre diamants, pour le prix de 237 livres. Selon l'étiquette de cette époque, le contrôleur général des finances était le seul fonctionnaire qui pût lui la canne en se présentant chez le roi.

Dans l'armée, les officiers sous les armes avaient des cannes dont ils se servaient pour aller au feu et parfois pour frapper les soldats. On a conservé longtemps avec vénération, dans la famille Campan, la canne du maréchal de Villars. En 1730, écrit Mme Campan dans ses Mémoires, la reine Marie Leczinska rencontra le vieux maréchal appuyé sur une béquille de bois qui ne valait pas trente sous. Le maréchal lui dit qu'il s'en servait depuis une blessure qui l'avait obligé de faire cette emplette à l'armée. Rentrée dans ses appartements, la reine ordonna à un de ses officiers, M. Campan, d'aller acheter la plus belle canne à béquille en or qu'il pût trouver et de la remettre de sa part au maréchal de Villars. Celui-ci prit l'officier d'ascpter son vieux bâton: c'était la canne avec laquelle l'illustre soldat commandait à Marchienes et à Denain.

Une canne historique encore fut celle dont Mlle de Montpensier se servit, durant les troubles de la Fronde, pour donner aux canonniers de la Bastille l'ordre de tirer sur les troupes royales.

Au dix-huitième siècle, la haute canne à pomme d'or fut très portée par les dames. Ce n'était pas pour elles un vain ornement, au dire de Mercier; elles en avaient besoin plus que les hommes à canne de leurs hautes talons qui rendaient leur marche assez difficile.

Germain, sculpteur orfèvre du Roi, les bijoutiers Marq et Durier, les rabletiers Gorrée, Charpentier, Cartier tenaient fabrique et magasin de cannes sécorites. Granchez, le bijoutier de la Reine, avait la spécialité des "jolies cannes de femmes, en bambou, chiquetée, garnies d'or". La manufacture de Chantilly livrait aussi des variétés de pommes de cannes en porcelaine tendre, dont on fait aujourd'hui des copies.

On changeait de canne comme on changeait de tabatière, par ton et en vertu d'extrême élégance. Cette manie devait gagner aussi les cours étrangères. Le comte de Bruhl, ministre de l'Electeur de Saxe, n'avait pas moins de trois cents cannes de rechange, toutes fort riches et finement décorées. Plus tard, le prince de Talleyrand s'était également fait remarquer par le faste qu'il déployait dans sa collection de cannes.

Les Mémoires du général Thiébault, récemment publiés, assurent que Louis XVI, lorsqu'il était armé de sa canne, aimait à donner la chasse aux chiens qui traversaient le jardin des Tuileries. Thiébault, un jour qu'il montait la garde devant le palais, le vit renommer un pauvre petit épagneul en présence de sa maîtresse tout en larmes. "Le roi continua sa promenade, enchanté de ce qu'il venait de faire, se dandinant un peu plus que de coutume et riant comme le plus gros paysan aurait pu le faire." Thiébault affirme encore que Louis XVI se plaisait à cravacher les gens qu'il trouvait sur son chemin à la campagne. Ce sont là des traits de contradiction absolue, il faut le reconnaître, avec ce que l'on sait du caractère plutôt faible de ce prince.

N'oublions pas la canne de Franklin, qui en parle ainsi dans son testament: "Je lègue mon bâton de bois de pommier sauvage, orné d'un bouton d'or en forme d'un chapeau de la Liberté, à mon ami, l'ami du genre humain, le général Washington. Si c'était un sceptre, il serait digne de lui et bien placé dans sa main."

En 1790, les élégants portaient une grosse canne à épée entourée d'une corde en boyau. Ils devaient avoir un peu l'air de tirer à-bras qu'affectèrent si fort les muscadins du Directoire en paradant la main appuyée sur un bâton noueux, "leur pouvoir exécutif," comme ils l'appelaient.

Dans le même temps, on taillait des pommes de cannes dans les pierres de la Bastille qu'on démollissait le patriote Lalloy. Une de ces cannes a été conservée dans la famille du général de La Fayette.

On voit, par ce que nous venons d'écrire, qu'une collection complète de cannes formerait un ensemble très curieux. Nous ne croyons pas qu'elle ait pu être faite. Feuillet de Conches rapporte qu'Henry Beer, le frère du grand compositeur Meyerbeer, était arrivé à réunir un assez grand nombre de cannes. Il collectionnait aussi les affiches de spectacles et de concerts. Sa passion le rendit fou. On le trouva, un jour, mort dans son cabinet, tenant une canne dans chaque main

L'ABEILLE

Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN,

AVEC UNE

EDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

LE

SAMEDI MATIN

ET

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

L'EDITION HEBDOMADAIRE

Réunissant en un seul numéro toutes les nouvelles de la semaine, compte beaucoup d'abonnés et de lecteurs en Europe

BUREAUX ET ATELIERS

No 73 Rue de Chartres;

ENTRE CONTI ET BIENVILLE

ABONNEMENTS :

ÉDITION QUOTIDIENNE.

UN AN	$12 00
SIX MOIS	6 00
TROIS MOIS	3 00
UN MOIS	1 00

L'ABEILLE

Publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales :

Des Dépêches Télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'Etranger;

Un Bulletin Maritime;

Liste des Navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans;

Une Liste des Navires dans le port de la Nouvelle-Orléans;

Un Bulletin Financier;

Un Bulletin Commercial;

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer;

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

Bureaux et Ateliers,

73.....CHARTRES.....73

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA PAIX.

Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

QUATRIÈME PARTIE.

BARBE BLONDE.

(Suite.)

—Puisque c'est une affaire que vous cherchez, je ne sais trop pourquoi, et comme vos propos la rendent inévitable, je l'accepte.... Je tiens pourtant à ce que personne dans cette hospitalière maison où nous sommes reçus tous les deux, ne se doute pas que nous allons nous battre.

—Vous le désirez?

—Oui.

—J'accepte sans vous demander les raisons qui vous font tant tenir à ce que cela reste un secret....

—Raisons de politesse, de convenance, monsieur, je n'en ai pas d'autres.

—Je ne les recherche pas, je le répète.

—Nous trouverons assurément des témoins parmi les officiers du bal....

—Je le pense.

Ils se saluèrent froidement.

Robert se sentait plus léger. Il était heureux, sans savoir pourquoi.

Karl, au contraire, était soucieux.

—Au diable ce galopin! murmurait-il en se promenant seul par les allées du parc, pour reprendre un peu de calme... Il me déplaît, certes, et il m'semble qu'il regardait Espérance avec des yeux qui la dévoraient et qui voulaient dire beaucoup de choses.... De ce côté pourrait venir, plus tard, un obstacle, un danger... Mais le danger, si je tue ce gamin et si seulement je le blesse, se dit autrement grave.... Ni Armand, ni le général, ni peut-être Espérance elle-même ne me pardonneraient jamais cette.... maladresse.... D'autre part, je ne veux cependant pas me laisser tuer comme une caille ou embrocher comme un poulet.... Que faire?.....

Il se promena longtemps.

A la fin, il haussa les épaules:

—Tant pis, il a mérité une leçon, il la recevra..... Et si je le tue.....

Il eut un sourire haineux:

—Ça sera un de moins!

Il rentra dans les salons et se mit en quête de ses témoins.

Cela ne lui fut pas difficile. Les deux témoins, deux officiers d'infanterie en garnison à Tours, s'abouchèrent avec Robert Lavitry qui, de son côté, s'était adressé à deux capitaines d'artillerie, amis personnels d'Armand.

Les quatre témoins avaient reçu la prière instante de garder le secret scrupuleusement sur cette affaire.

De telle sorte que personne ne la soupçonnait, en dehors du cercle qu'elle intéressait personnellement.

Robert n'avait jamais reçu une leçon d'armes.

En revanche, il était d'une jolie force au pistolet.

Ce fut le pistolet que choisit Karl de Winter.

Il fut en outre décidé que la rencontre aurait lieu le lendemain matin, derrière les bois de l'Epinière.

Karl et Robert eussent désiré fort en finir tout de suite; mais les officiers n'étaient pas libres et devaient rentrer le matin même dans leurs garnisons respectives.

Il fallut en passer par là.

Robert passa la journée du lendemain à écrire quelques lettres. Il pouvait être tué. Il avait le dans les yeux de Karl qu'on ne l'épargnerait pas. Il envoya ses adieux à Marthe et à Lavidry, écrivit au vieux Hans Schüler, à Munich; l'image d'Espérance traversa son esprit et troubla ses yeux.

Mais il était énergique. Il se remit bien vite.

Armand et le général ne se doutèrent pas que Robert fût à la veille de se battre.

Armand, triste, préoccupé de Magda, ne dessera pas les lèvres.

Seule, Espérance parut seule un peu surprise et tantôt examinait Armand, tantôt regardait Robert à la dérobée.

A plusieurs reprises même, ses yeux s'arrêtèrent longtemps sur le visage du jeune homme, comme essayant de comprendre.

Elle l'avait vu, hier, pendant le bal, longtemps causer avec Karl de Winter et peut-être avait-elle eu, bien qu'elle n'eût rien entendu de leur conversation, le pressentiment de ces deux haines

La nuit s'écoula, le soleil se leva.

De sa fenêtre, la jeune fille aperçut Robert qui sortait du château.

Bien qu'il fît jour à peine et que Robert sortît rarement d'aussi bonne heure, cela n'avait pu somme rien de singulier.

Cependant Espérance demeura à sa fenêtre.

De loin elle vit deux cavaliers qui s'avançaient au devant de Robert, sur la route de Tours. Ils descendirent, attachèrent leurs chevaux à un arbre et disparurent au tournant d'un petit bois d'ormes, dans la direction de l'Epinière.

—Voilà qui est étrange, murmura la jeune fille.

Elle sortit à son tour, sans trop réfléchir à ce qu'elle faisait.

Elle traversa les pelouses, prit la route bordant le parc, celle où tout à l'heure Robert avait été rejoint par les cavaliers, et arriva au bois d'ormes où les trois jeunes gens avaient disparu.

Elle continua de marcher dans la direction de l'Epinière.

Mais tout à coup elle s'arrêta.

Dans un vallon désert, entre deux bois, il y avait un groupe d'hommes, et cachée par les arbres Espérance reconnut parmi eux Karl de Winter.

Elle ne comprit pas, tout d'abord.

Que faisaient donc là tous ces gens? Quatre d'entre eux semblaient se consulter pendant que Robert et Karl, à quelques pas l'un de l'autre et sans s'adresser la parole, attendaient debout.

Tout à coup, d'une boîte longue on tira des armes.

Elle reconnut des pistolets. Deux témoins les chargeaient soigneusement.

Alors la vérité lui apparut:

—Ils vont se battre!....

Une grande émotion s'empara d'elle et la fit trembler de tout son corps. Elle allait assister à ce combat, et peut-être que l'un de ces deux hommes, pleins de vie, tous deux, allait tomber, frappé à mort!.....

Et une question se posait à son esprit:

—Pourquoi cette rencontre?

Quelque chose lui disait que peut-être elle n'y est pas étrangère. Déjà du premier bal où ils avaient fait connaissance il lui avait semblé remarquer, de l'un à l'autre, comme un air de défi....

Mais le vrai motif de cette haine mystérieuse elle ne le pénétrait pas plus que ceux mêmes qui la ressentaient.

Elle regardait pourtant avec effroi ces préparatifs.

Robert! le enfant!! si aimé de son père et de son frère!!

Une sorte de remords pénétrait dans son cœur, celui de s'être montré dure, sans raison, envers le fils de Marthe.

Elle l'avait froissé comme à plaisir pour la seule satisfaction de son orgueil. Elle s'était montrée vraiment son ennemie. Il avait fallu l'intervention d'Armand et sa sévérité pour adoucir leurs rapports. Elle l'avait fait souffrir. A plusieurs reprises, ses paroles avaient amené presque des larmes dans les yeux de Robert. Elle s'en souvenait, à présent, et un peu de compassion pénétrait dans son âme fermée. Jamais il n'avait laissé échapper ni un mot de reproche, ni une allusion. C'était, lui aussi, un esprit haut et fier.

Elle se repentait. Maintenant que cette jeune vie était en danger elle se rattachait à elle:

—J'ai eu tort. Je vous demande pardon. Je ne suis ni mauvaise, ni méchante.... J'ai peur d'être trompée, voilà tout....

Elle pensa, un moment, qu'elle réussirait peut-être à arrêter ce duel, mais elle secoua la tête. Elle ne fit pas un effort. Tout serait inutile. Puis, elle avait aussi une pudeur de s'interposer entre ces hommes, d'apparaître devant eux, sans savoir, allant à l'aveugle dans une querelle où elle s'imaginait bien qu'elle jouait le rôle principal, mais où, après tout, il se pouvait qu'elle fût étrangère.

Elle avait baissé les yeux pour ne pas voir le combat.

Elle les releva tout à coup, parce qu'il lui semblait que depuis qu'elle était arrivée, il s'était passé de longues, de très longues heures.

Les témoins s'étaient écartés.

Karl et Robert, à vingt pas l'un de l'autre, le pistolet bas, attendaient le signal de tirer.

Ils étaient en travers par l'étroit vallon et la jeune fille les voyait très bien tous les deux, la tête haute et méprisante, effacée, immobile, l'œil de l'un dans le regard de l'autre.

Un des officiers, celui qui paraissait diriger le combat, frappa dans ses mains.

C'était le signal, sans doute; et Espérance détourna les yeux.

Elle n'entendit rien. Aucune détonation. Elle regarda.

Elle vit Robert qui venait de faire deux pas,—les conventions le permettaient,—et qui, une seconde, avait visé Karl de Winter; elle vit, tout à coup, le pistolet se diriger en l'air et une petite fumée blanche que le vent dissipa aussitôt indiquer à la jeune fille, avant même qu'elle entendît la détonation, que le fils de Marthe avait épargné Karl et tiré dans les arbres.

Elle murmura:

—Le généreux garçon!.....

Et palpitante, elle regardait toujours, ne pouvant plus maintenant fuir ce spectacle qui la retenait malgré elle, et se disait. Il est vrai, que Karl imiterait cette générosité, jetterait son arme et viendrait tendre les mains à son adversaire.....

Karl avait avancé de cinq pas.

Et il visait!

Espérance chancela et s'appuya contre un arbre.

Un cri étrangle, un cri d'horreur lui échappa:

—Mais c'est monstrueux! c'est un crime! c'est un assassinat!

Les témoins, impassibles, laissaient faire. Karl avait le droit de tirer. Ils n'avaient pas, eux le droit de l'empêcher.

Espérance se sentait mourir.... Son cœur ne battait plus....

Elle tendit les mains vers le groupe. Il lui semblait qu'elle souffrait, cruellement, d'une douleur purement physique et qu'elle allait recevoir la blessure qui mourait Robert.

Elle essaya de se reprendre, de réfléchir, de sourire de son émotion.

En moins d'une seconde, tout un drame intime dans son cœur, et d'une effrayante intensité.....

—Pourquoi trembles-tu pour lui? Est-ce que tu l'aimes?.....

Mais, à cette seule pensée, une révolte de tout son orgueil!

Et sur son beau visage, une expression de mépris, d'amertume et aussi de souffrance!

Effacé et le front haut, Robert, voyant que Karl allait tirer, se garait la tête avec son pistolet, la main droite relevée jusqu'à l'épaule et le coude au corps.

Karl visa une seconde et le coup partit.

Robert chancela et l'arme qu'il tenait à la main vola en éclats, brisée, enlevée par la balle.

Il ne tomba pas.

Le médecin militaire qui assistait à cette rencontre et les quatre témoins se précipitèrent vers lui.

Espérance, les deux mains comprimant son cœur, distingua, comme à travers un brouillard pourtant, que Robert semblait les rassurer.....

Les témoins, presque aussitôt, s'éloignèrent.

Karl, déjà, était parti par le chemin de l'Epinière.

Les deux hommes ne s'étaient pas tendu la main.

Robert resta seul un moment, puis lâtivement, craignant sans doute qu'on ne se fît aperçu, à Fontenailles, de son absence, il traversa le vallon.

Il s'était parfaitement vu.....

Ce fut comme un grand cri qui monta du cœur d'Espérance.

Alors la réaction venant soudain, elle sont à qu'elle faiblissait, se-aya de se retenir à l'arbre derrière lequel tout le temps elle s'était tenue cachée, mais n'y parvint pas, s'affaissa sur la mousse et les feuilles mortes, et là resta évanouie, au bord de chemin.

Le duel s'était passé ainsi qu'elle l'avait vu.

Mais quelques mots, prononcés par Karl de Winter au moment où il avait tiré, changeaient quelque peu le caractère du duel.

Elle n'avait pu les entendre.

Elle était trop éloignée du lieu du combat.

A ce moment où il vise, Karl qui venait de comprendre que Robert n'avait pas voulu tirer sur lui, malgré la haine qu'il ressentait, prit son parti tout de suite.

Une leçon suffirait à Robert.

Du moins, il en aurait l'esprit.

Et il allait la lui donner.

Il était du premier force au pistolet.

Il leva son arme et dit:

—Vous tenez mal votre pistolet, monsieur!

Et il pressa la détente

L'arme fut brisée entre les mains de Robert!..... Il n'était pas en reste de générosité. Les deux jeunes gens restaient adversaires et ennemis.... L'avenir déciderait entre eux.

Robert avait pris congé des officiers ses témoins.

Lentement il revint à Fontenailles, suivant le chemin qui contournait le bois des ormes.

Il n'emportait de cette affaire aucune émotion.

Son âme était inaccessible à la crainte.

Tout à coup, et bien que son regard fût distrait, sa pensée étant loin de là, ses yeux rencontrèrent, au pied d'un arbre, le corps inanimé d'une femme.

Espérance s'était affaissée, le visage contre le sol, appuyé sur un de ses bras, de telle sorte que, Robert, en l'apercevant, ne la reconnut pas tout de suite.

Il s'approcha, toucha légèrement l'épaule de la jeune fille et soudain, se penchant, ayant reconnu ces cheveux adorables, ce profil pur, cette taille souple et comme fauchée, en ce moment, par la mort, un cri d'épouvante s'étrangla dans sa gorge:

—Espérance! Espérance!

Il s'abattit à genoux auprès d'elle, souleva cette belle tête pâlie, aux lèvres décolorées.

Elle ne remuait pas, inerte entre ces bras robustes.

Elle ne donnait pas signe de vie.

Il eut un grand geste d'horreur

Il crut vraiment qu'elle était morte.

Et il répétait:

—Espérance! mon Dieu, je vous en supplie! Espérance! Espérance!

Il l'appela longtemps. Elle ne l'entendait pas. Il sentait qu'il pourrait lui porter secours. Par même un peu d'eau, dans les environs, pour lui rafraîchir le visage, les mains, la faire revenir à la connaissance.

Enfin, il vit pourtant qu'elle ouvrait les yeux.

Alors, comme honteux d'être aussi près d'elle, il se releva vivement et recula de quelques pas.

En se retrouvant ainsi, presque dans les bras du jeune homme, elle se demanda ce qui s'était passé et comment cela pouvait se faire. Puis presque instantanément, elle se souvint!

Il devina tout de suite son inquiétude.

—Je passais, dit-il, je revenais de faire une promenade matinale, il fait si beau, et en revenant de Fontenailles, en suivant le chemin je vous ai aperçue.... j'ai cru qu'il vous était arrivé malheur.... j'ai été bien effrayé.... car vous avez été longtemps, bien longtemps à reprendre vie.....

Elle le laissait parler. Elle était encore sous le coup de la terrible émotion de tout à l'heure, ses nerfs vibraient toujours.

Mais que savait-il? Qu'avait-il deviné?

Est-ce que, par hasard, il supposait qu'elle avait assisté à ce duel et qu'elle s'en était inquiétée et que de là venait son évanouissement?

Elle n'était plus pâle.

Une ardente rougeur couvrait son front, pendant qu'elle sentait sur elle la caresse des doux yeux timides et si apeurés du jeune homme....

En même temps remontait, du fond de son cœur, la voix qui tout à l'heure l'avait si fort troublée en lui criant:

—Est-ce que tu l'aimerais?

Cela suffit, du reste, et l'orgueil l'emporta.

—Merci, merci, monsieur, dit-elle, je vous en prie, n'ayez nul souci de moi... Je suis venue ici par hasard et.... et je me suis embarrassée les pieds dans ces ronces.... là, tenez!.... je suis tombée et j'ai dû me heurter contre cet arbre.... C'est fini; je vous en prie, monsieur, ne vous préoccupez plus de moi....

Elle le salua et se retira. Mais elle était si émue que ses pas étaient mal assurés. Tout semblait tournoyer autour d'elle, dans un tourbillon qui emportait la campagne, les arbres, les bois, les coteaux et les vignes et où elle voyait Robert comme un fétu tourmenté par la rafale....

—Mademoiselle, dit-il encore, si vous voulez vous appuyer sur mon bras jusqu'au château.... Vous semblez si faible.... et j'ai peur.....

Elle se redressa.

—Non, non, dit-elle, ce n'est rien.... c'est passé.....

Et elle se mit à courir presque, croyant sans doute qu'en s'éloignant de Robert elle échapperait à son propre cœur.

Le jeune homme resta interdit.

Il y avait, certes, beaucoup de cette âme qu'il ne comprenait pas. Mais il avait vu cet effarement, une sorte de colère, chez la jeune fille, d'avoir été ainsi surprise.....

Robert se faisait mille réflexions.

Qu'était venue faire Espérance dans cet endroit? en ce vallon où jamais elle ne dirigeait ses promenades?

Et à pareille heure? seule.... à peine au soleil levant?

Elle avait eu connaissance du duel, sans doute. Est ce donc la curiosité qui l'avait amenée là? Non, non.... mais elle s'était inquiétée du dénouement?... Elle s'intéressait à l'un des adversaires?... Auquel des deux? A coup sûr ce n'était point à Robert!.... Si son mépris semblait n'être adouci au peu de pitié quelque temps, elle n'en restait pas moins envers lui d'une indifférence absolue....

Alors c'était donc Karl de Winter!....

Karl avait fait fondre cette glace, abattu cet orgueil, animé cette statue?..

Et qu'avait il fait pour cela? Il était venu, voilà tout!!

Oui, sans aucun doute, elle avait tremblé pour la vie de Karl!..... Alors comme la haine de la jeune fille devait redoubler pour Robert qui, pendant une seconde, avait tenu cette vie entre ses mains!!.....

Elle disparaissait, maintenant, dans la direction de Fontenailles.

Il l'avait suivie, tout d'abord.

Puis, sur une réflexion, il revint sur ses pas jusqu'à l'arbre derrière lequel il l'avait trouvée inanimée.

De là, il regarda le fond de la vallée.

Assurément, elle avait assisté à ce duel. Aucun détail, même, n'avait pu lui échapper.....

—Elle était là pour cet homme! murmurait-il.

Et il rentra à Fontenailles, horriblement malheureux.

Il revit deux fois Espérance dans cette même journée. Elle avait l'air très fatigué. Ses yeux étaient plus sombres que jamais..... Elle ne regarda point Robert et ne lui adressa pas la parole.

Et ce fut ainsi les jours suivants.

La jeune fille ne parla point de ce qu'elle avait vu. D'autre part les témoins, comme les adversaires, gardèrent le secret. Rien n'en transpira, ni le général ni Armand ne s'en doutèrent.

Karl reparut au château et se rencontra avec Robert.

Les deux jeunes gens furent corrects et froids.

Karl continuait d'être fort empressé auprès d'Espérance, et celle-ci semblait s'écouter avec un vrai plaisir.

On n'avait point revu Magda.

La jeune Slave ne sortait guère de l'Epinière, tenant compagnie à Mme de Winter, qu'on ne voyait jamais non plus.

Karl avait insisté à plusieurs reprises pour l'emmener avec lui, mais elle avait refusé énergiquement. Cette fois les brutalités et les menaces avaient été inutiles.

Armand était triste, Robert s'en inquiéta.

Mais bientôt l'officier redevint ce qu'il était auparavant, souriant, prévenant, paraissant avoir rejeté tout souci, manifestant même une ardeur nouvelle pour tous ces plaisirs qui s'offraient à lui, montant à cheval et faisant de longues courses sous le moindre prétexte, parfois tout pour ne rentrer que la nuit tombante.

Et une fois que le général, en riant, lui demandait:

—Où passes-tu donc tes journées de plaisir quelque temps?

Armand répondit sans hésiter, en affectant toute la confiance une sorte d'indifférence, le ton de l'homme qui ne prend pas la chose au sérieux:

—A l'Epinière.... Karl est vraiment un garçon charmant.....

Absorbé par ses travaux et de toute ayant eu son fils comme en sa fille la confiance la plus absolue, M. Lavidry-Fontaines ne pouvait guère soupçonner le drame qui commençait autour de lui et qui allait l'atteindre si profondément dans son cœur de père et dans son honneur de soldat.

A mesure que l'intimité de Karl et d'Armand s'accentuait, les visites de Karl à Fontenailles devenaient plus fréquentes.

Espérance, qui avait si souvent refusé d'accompagner Robert et Armand, ne refusait pas d'être en tiers, dans les promenades et les parties organisées maintenant par le premier Hollandais.

Elles avaient repris vie à-vie du fils de Marthe le ton plein de mépris et de sécheresse qu'elle avait autrefois et qui avait tant fait souffrir le pauvre garçon.

Et celui ci se disait:

—C'est cet étranger qu'elle aime.... Elle ne me pardonnera jamais mon duel avec lui.....

Un jour que le hasard l'avait fait rencontrer dans l'avenue des tilleuls avec Espérance, il l'aborda.

Jamais il n'osait le faire, lorsqu'ils se trouvaient seuls ainsi; ils ne s'adressaient la parole que lorsqu'ils étaient devant le général et Armand; autrement, il se saluait et passait, elle fière et dédaigneuse, lui le cœur bouleversé.

Cela fut donc si étrange de la voir venir à elle que la jeune fille s'arrêta brusquement.

—Mademoiselle, dit-il, je vous prie de me pardonner si je vous arrête, mais il me semble qu'il y a entre nous un mal entendu dont je souffre pour ma part beaucoup.....

Elle ne répondit rien.

—Me présenter M. Guillaume de Winter, le père de notre ami Karl.

Il répéta la présentation pour Robert.

Et en prenant la main du jeune homme et en emmenant celui-ci devant Guillaume de Winter, l'ouvrier ajoutait:

—Le jeune héros du Fort de la Mort.

Guillaume de Winter pouvait avoir de cinquante à soixante ans; mais, extrêmement vigoureux, on lui en eût donné quarante.

Il s'avança, salua respectueusement Espérance, et cordialement tendit sa main, large et forte, à Robert.

Celui-ci la serra.

Au nom de Robert, au détail donné par le capitaine Armand, Guillaume de Winter n'avait témoigné d'aucune surprise.

Il s'attendait, sans doute, à le trouver là.

Il eut quelques mots de compliments pour Espérance, quelques paroles flatteuses pour Robert.

Et tous, en causant, descendirent vers la Loire.

Guillaume de Winter, arrivé de la veille, racontait son voyage.

Il n'avait pas d'accent et parlait le français le plus pur. Rien en lui ne trahissait l'étranger.

Robert, pendant une seconde, était resté en arrière, au moment où l'on arrivait à la Loire.

Et son regard s'arrêta, machinalement, sur la robuste carène du père de Karl.

Guillaume se retourna à demi vers Armand.

Robert, comme on le éclair, le vit de profil.....

Et pour la seconde fois, le rêve revint à sa mémoire.....

Il lui sembait avoir vu ce profil.....

Il fut frappé par les pensées qui lui traversèrent en une seconde le cerveau qu'il ne rejoignit pas tout de suite les promeneurs.

Il avait besoin de se remettre.

Il finit, du reste, par hausser les épaules et par rire de lui-même.

Que pouvait-il y avoir de commun entre Guillaume de Winter, riche Hollandais voyageant pour ses affaires, et le *conducteur* européen qui pendant quelques années avait dirigé contre les troupes françaises la résistance au Tonkin.

Rien, assurément.

Et il se demanda point. Il ne s'en rendait pas compte.

Ce fut Armand qui prit la parole.

—Ma chère Espérance, j'ai l'honneur de te